

Qui fait peur  
à maman ?

DU MÊME AUTEUR  
*CHEZ AURACAN ÉDITIONS*

QUI FAIT PEUR À MAMAN ?  
LE BOUT DE MON POUCE  
LE TRÔNE  
LE THÉÂTRE DE TIBET

Tibet

# Qui fait peur à maman ?

AURACAN ÉDITIONS

© Auracan Éditions (Graphic Strip ASBL), 2019

Photo de couverture : archives personnelles de Tibet

[editions@auracan.com](mailto:editions@auracan.com)  
[editions.auracan.com](http://editions.auracan.com)

À Mimi, ma petite sœur.  
À Pierrot et Jeannot, mes grands frères.  
À nos fous rires d'alors  
et d'aujourd'hui.

# Préface

*par Salvatore Adamo*

Mon Tibet,

Je t'écris des Bahamas. Il fait trente deux degrés et la mer est comme sur les cartes postales : turquoise que plus turquoise tu meurs.

Tu m'as confié le manuscrit de ton recueil de souvenirs et j'ai entrepris de le lire en bronzant, me disant que quelques éclats de rires de ma part ne dérangeraient personne sur la plage, quitte à passer pour un doux dingue.

Or, voilà-t-il pas que mes yeux s'embuent, et là mon vieux j'étais gêné, j'ai dû mettre mes lunettes noires.

Tu m'as eu mon colon. Je t'ai toujours dit que Chick Bill, c'est Pagnol au Far-West, mais j'ai oublié qu'un Marseillais qui fait le mariole peut en cacher un autre qui a mal quelque part, mal à la guégna,

aurais-tu rajouté pour couper court à mon épanchement en cours.

Tu as raison, restons décents. Mais laisse-moi quand même te dire que, comme toutes celles et ceux qui découvriront tes savoureux, tes hilarants, mais souvent émouvants, voire déchirants souvenirs d'enfance, je me suis demandé pourquoi tu as attendu si longtemps avant de nous les confier.

Oh ! J'imagine bien qu'avec la pudeur et l'humilité qui te caractérisent, quand tu ne plaisantes pas, tu t'es dit qu'un homme d'humour se doit de faire rire, un point c'est tout.

Ou alors as-tu voulu différer au maximum le moment où tu nous dévoilerais pourquoi tu avais justement choisi l'humour pour bouclier, et ce dont il t'a protégé.

Rassure-toi, le dosage entre les saynètes qui t'ont donné la vocation d'humoriste, et les déchirements qui t'ont laissé une fêlure indélébile est à ton image : mesuré et digne.

Juste ce qu'il faut pour fondre d'affection pour ce gosse qui joue à être heureux et qui nous raconte ses premiers émerveillements.

Comment ne pas se laisser attendrir et toucher lorsqu'une âme d'homme s'exprime avec les mots de l'enfant qu'il était.

Ceci dit, vu l'esprit de compétition qui nous anime, que ce soit à la pétanque ou au billard, je suis vraiment ennuyé de devoir te faire tous ces compliments, sincères de surcroît, et, c'est le comble, je ne peux pas m'empêcher de te remercier pour tant de belles émotions.

Allez, je retourne au soleil, un peu chamboulé quand même, mais je te promets, ça ne se verra pas trop. Et puis je me réjouis d'avance en imaginant la tête que tu feras en voyant mon bronzage.

T'as qu'à te faire chanteur mon vieux !

Je t'embrasse grand frère scorpion.

*Salvatore*

PS : J'ai deux mots à dire à ton frère Pierrot à propos de ces chicons qu'il t'a lâchement laissé manger tout seul : enfant, je les détestais aussi.



Je hurle de terreur depuis des heures.  
Je hurle à m'en déchirer la gorge.  
Personne ne m'entend... Ou on refuse de m'entendre.  
Je suis enfermé dans une cave humide et froide qui sent le pipi de chat.  
Je suis enfermé dans le noir.  
Le noir de mes pires cauchemars.  
La nuit me terrorise depuis toujours.  
Je hurle tassé sur l'escalier de pierre suintante, blotti contre la porte d'où surgira mon sauveur...  
Je grelotte dans mes vêtements trop légers, des vêtements de régions plus douces.  
Qu'est-ce que je fais à mille kilomètres de ma maison ?  
À mille kilomètres de Marseille, de sa lumière, de sa chaleur ?  
« AU SECOURS ! Je n'ai que quatre ans... »

# Le secret terrible

Nous avons passé toute notre enfance dans la terreur de déclencher les crises de nerfs de notre maman. Enfin, c'est elle qui parlait de crise de nerfs.

Papa, lui, parlait plutôt de crises de folie furieuse et incontrôlable.

Quand quelqu'objet, n'importe lequel, faisait peur à Maman, elle se mettait à hurler, nous empêchant de nous en approcher et surtout de le toucher. Sinon sa peur s'étendait à celui qui aurait touché l'objet et de tout ce que le fautif aurait touché ensuite... Une monstrueuse chaîne sans fin.

Nous, les enfants, n'ayant connu que ce genre de vie, pensions que c'était pareil dans toutes les familles.

Maman ne calmait sa peur qu'en nettoyant à grandes savonnées les objets suspects ainsi que le ou les enfants maladroits qui auraient été touchés.

Quand tout était enfin propre, selon elle, elle re-

devenait la femme la plus radieuse, la plus souriante et la plus drôle du monde. Je l'entends encore siffloter des chansons gaies pendant les rares moments de détente.

Malheureusement, avec le temps, sa peur augmentait irréversiblement. De plus en plus d'objets contaminés la terrorisaient. La voiture surtout, était une source effrayante de problème. Notre pauvre papa dut parfois laver la Renault trois fois dans la journée. Et chaque fois se laver ensuite lui-même. Il fulminait, d'une rage impuissante à calmer les crises de Maman. Tous les jours, nous étions victimes de scènes de cris épouvantables. Combien de fois Papa a-t-il menacé de tuer Maman. Elle, rageuse, méconnaissable, hurlait qu'elle n'espérait que ça pour être définitivement débarrassée de ses terreurs irraisonnées, malades. Tout cela devant ses enfants éperdus. Ses peurs d'ailleurs, de plus en plus fréquentes, prenaient des proportions hallucinantes.

D'après les dires de maman, à l'origine, elle avait peur d'un grand père qui avait un gros bouton sur la joue. Elle s'était persuadée que le pauvre avait le cancer. Petite fille, elle refusait de l'embrasser. Comme on l'y obligeait, elle se lavait sitôt rentrée chez elle. Après, elle a eu peur de la maison du grand père, puis du quartier et ensuite de tout ce qui émanait de ce quartier. Plus question de prendre tel tram traversant ce quartier, d'y passer en voiture, de rencontrer des amis habitant ce foutu quartier. Dans quels embarras a-t-elle quelquefois (souvent !) plongé Papa ? Mais ce maudit quartier n'étant pas ceinturé, il n'a pas tardé, dans l'esprit malade de

notre pauvre Maman à « contaminer » les quartiers avoisinants... et puis toute la ville !

La vie dans notre belle villa bâtie avec tant de projets de bonheur, était devenue un enfer. Maman nous laissait croupir dans le jardin par tous les temps pour laver et relaver les objets qui auraient été en contact avec une lettre nous arrivant de ces quartiers... ou du facteur, ou des amis du facteur, des voisins fréquentant le facteur...

Des clients du magasin de Papa venaient parfois de ces endroits sataniques de Marseille. Donc, Maman avait peur de la boutique aussi. Elle n'y allait plus pour aider Papa. Lui, devait changer de vêtements en rentrant à la maison, prendre un bain... et laver les billets de banque ! Malgré sa rage, Papa éprouvait une immense pitié pour Maman.

Il ne s'est jamais résolu à la faire enfermer comme les spécialistes de l'époque le lui conseillaient. Ils le mettaient en garde : « Méfiez-vous, votre femme est très intelligente, elle est capable de vous convaincre de ses raisons et de vous rendre fou à votre tour ! »

Maman a subi des traitements moyenâgeux, nous sommes au début des années 30, des jets de douches froides comme pour les fous furieux. Rien n'y faisait. Sa peur de Marseille et de toute la région ne cessait de croître.

C'est ainsi que nous nous sommes un jour retrouvés en Belgique, loin de Marseille, de son soleil, de ses galéjades et des terreurs de notre mère. Elle était enfin sereine... Mais nous n'avions plus de Papa. Comme il a dû souffrir ! Il nous aimait tant. Il aimait tant Maman. Elle l'avait supplié de ne pas la

séparer de ses enfants, de ne pas la faire enfermer... Loin de Marseille, elle retrouverait la santé et qui sait, peut-être guérirait-elle ? Pauvre Papa, il y a cru !

En Belgique, afin de mieux oublier son horrible passé, elle nous a fait jurer de ne jamais révéler à personne sa folie d'autrefois. C'était un secret de famille. Et un secret de famille, ça se respecte. Du reste, toutes les familles en ont, et on est une famille comme les autres, n'est-ce pas ?

Oui, Maman !

# Maman n'est pas folle

1936.

Ma petite sœur Mimi a trois ans, j'en ai quatre et demi, Pierrot a tout juste six ans et Jeannot, l'aîné, va sur ses neuf ans.

Papa et Maman nous emmènent inlassablement avec eux à travers leurs pénibles pérégrinations.

Ils sont depuis de longs mois à la recherche de l'impossible. Trouver le médecin miracle, la clinique providentielle qui guérira Maman.

La pauvre a déjà fait des séjours nombreux dans des asiles d'aliénés, chez des grands psychiatres où ils se rendent sur des recommandations mirobolantes, l'espoir au cœur.

Je sais bien, moi, qu'on ne guérira jamais Maman pour folie, puisqu'elle n'est pas folle. Elle a peur, c'est tout ! Moi, j'ai peur des chenilles du parc Borrelli de Marseille. Si peur, que j'en fais des cauche-

mars tels que Maman est obligée de se lever la nuit pour me consoler.

Pierrot, lui, il a peur des chiens. Aussitôt qu'il en voit un, même de loin, il se met à pleurer et à pousser des cris d'épouvante. Je trouve ça très ridicule à son âge ! Mais c'est pas pour ça que nous sommes fous au point de nous balancer des giclées d'eau froide comme à Maman !

Maman n'est pas folle !

Elle a peur, c'est tout ! Quand on ne la contraire pas, elle est très calme et marrante. On s'amuse bien.

Aujourd'hui, nous sommes en Belgique, dans une petite ville près de la frontière française. On a parlé à Papa d'une clinique spécialisée fantastique.

Une fois de plus, l'espoir renaît. Finies les douches. On n'est plus chez les fous. C'est un docteur psychanalyste qui se prétend capable de faire oublier sa peur à Maman. Elle doit le rencontrer tous les jours pendant de longs mois.

De longs mois ? Papa ne peut pas rester avec nous, il doit rentrer à Marseille. Il a sa boutique d'articles de sport rue de Rome qui l'attend. Et aussi l'Olympique de Marseille dont il est un conseiller respecté et écouté.

À ce moment, une grande décision est prise dont vont dépendre toutes nos vies.

Papa va retourner à Marseille seul. Maman prendra pension avec Mimi dans un petit hôtel près de la gare. L'hôtel de l'Avenir. Et nous, les garçons ?

Nous ? Eh bien, on sera internes dans l'école du patelin, c'est tellement simple !

Moi, comme je suis trop jeune (je ne vais pas encore à l'école), le directeur du pensionnat, avec un beau sourire plein de tendresse, m'accepte malgré tout.

« Nous n'allons pas le séparer de ses frères, n'est-ce pas ! »

Est-il gentil et attentionné...

Et pour l'école ? Maman s'inquiète un peu...

Pour les aînés, aucun problème... Quant au petit Gilbert (c'est moi, ça !), « Il ira chaque jour à l'école des filles. Il y a une section maternelle. Ma fille Elisabeth l'y amènera ! »

Et voilà, le tour est joué !

C'est ainsi qu'à quatre ans et demi, je me suis trouvé pensionnaire, sous le matricule 29, Pierrot et Jeannot ayant hérité des numéros 30 et 31.

Nous, on a cru que c'était pour un petit moment, le temps que Maman guérisse...

Nous y sommes restés pendant cinq ans ! CINQ ANS !

On ne retrouvait notre papa que très rarement... au gré des déplacements de l'Olympique de Marseille vers le Nord...

Cinq ans ! Maman n'a pas guéri. Je savais bien moi qu'elle n'était pas folle !

Le grand psychiatre, à la longue, s'est découragé. Il a dit à Papa : « Je ne peux rien pour elle ! Elle est trop intelligente ! (là ! qu'est-ce que je disais !)

Si je continue à discuter avec elle, elle finira par me convaincre que sa peur est justifiée ! Prenez garde qu'elle ne finisse par vous convaincre vous-même ! »



Papa est reparti pour Marseille.

Maman est restée avec Mimi à l'Avenir.

Et moi, avec mes deux frères, je suis resté enfermé pendant cinq longues, très longues années chez ce brave directeur.

# Saint Nicolas de sinistre mémoire

C'est curieux comme, de tous temps, les grands ont toujours terrorisé les petits. A l'école, pendant la récré. A l'armée, les anciens adorent faire peur aux bleus. À l'atelier, les apprentis vivent dans une panique constante attisée par leurs aînés rigolards.

Comme tous les enfants, j'ai été la victime des grands cons du pensionnat belge où je venais d'arriver, débarquant de Marseille.

Ces salauds (on apprend vite les vilains mots au pensionnat) m'avaient littéralement terrorisé, en m'annonçant la visite prochaine de Saint Nicolas. Saint Nicolas ? Je n'avais jamais entendu parler de ce gars-là !

Les grands me le décrivaient comme un immense vieillard, portant une impressionnante barbe blanche surmontée d'un regard particulièrement perçant.

Il venait tous les 6 décembre sur terre pour ré-

compenser les enfants sages. Il savait tout, Saint Nicolas ! Surtout nos bêtises jamais avouées. Du reste, les enfants qui avaient été méchants pendant l'année étaient sévèrement punis.

Je tremblais de peur. J'avais dû en faire des bêtises depuis un an ! J'avais dû en oublier des tas. Lui, le terrifiant barbu, il les connaissait, lui. Il savait tout . Mais j'ignorais encore le plus horrible et ces sadiques (je ne connaissais pas le mot à l'époque) n'ont pas manqué de me l'annoncer. Saint Nicolas ne venait pas seul. Il était accompagné d'un nègre (on ne disait pas encore « Noir »), un géant appelé « Le Père Fouettard », armé d'un terrible martinet pour frapper les enfants dissipés. Fouetté par un nègre ! Mon Dieu, faites que je sois malade le 6 décembre !

Je me sens si seul dans ce grand pensionnat, entouré de sales types ricanants. « Gaffe, Tibet, plus que trois jours, deux jours ! Demain, ça va être ta fête ! » Comme ils devaient bien rire de moi, les ignobles !

Le 6 décembre est arrivé. Il fait déjà nuit. Tous les pensionnaires sont réunis dans le réfectoire. Les surveillants sont là, ainsi que le directeur et sa famille.

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder ? Je suis au bord de l'évanouissement. Ce n'est pas le moment de m'oublier dans ma culotte, déjà que ça m'est arrivé dans mon lit la nuit précédente. La femme du directeur n'a pas manqué de me mettre en garde tout en nettoyant : « Petit saligaud ! Saint Nicolas saura ça. Croa ! Croa ! »

Ça en plus ! C'est trop dur ! Je n'ose plus regarder personne. Je suis au désespoir. Je pense à mon papa, à ma maman. Pourquoi m'ont-ils abandonné au milieu de ces étrangers ?

Soudain, un bruit de cloche, sinistre, dans la nuit. Tout le monde se précipite aux fenêtres ! C'est lui ! Il est là ! Viens voir, Tibet !... Non ! Non ! Je ne veux pas, j'ai trop peur !

Mais ouiche, tu parles ! Les salauds m'empoignent de force et me traînent à la fenêtre. J'ai beau crier ma trouille, je le vois. Il marche dans la rue sombre. Il est immense. C'est un évêque barbu . Il tient une longue canne. Il est suivi d'un énorme noir habillé en arabe des *Mille et une nuits*. Il porte un sac pesant sur son dos. Il agite une cloche et dans sa ceinture, horreur des horreurs : un martinet.

On ne m'avait pas menti. Ils existent bel et bien tous les deux. J'ai le souffle court. Je vais mourir de peur. Pitié, mon Dieu, j'ai à peine cinq ans !

La sonnerie du portail... « Allez ouvrir, Gaston ! »

« Bien, Monsieur le Directeur ! » Gaston, c'est l'homme à tout faire, celui qu'on appelle « Gueule de Singe ». Seigneur !... Et moi qui l'ai appelé comme ça aussi ! Quel idiot j'ai été de me moquer de lui pour faire comme les grands. Saint Nicolas le sait. Ça va s'ajouter à ma longue liste de mes bêtises.

Ça y est ! Ils pénètrent dans le réfectoire, je les vois entre les jambes des aînés où j'essaie de me cacher.

Soudain, après les salutations d'usage du directeur : « Soyez le bienvenu. Je vous en prie, asseyez-vous ! », j'entends la voix grave et menaçante

de Saint Nicolas : « On m'a dit qu'il y avait dans cet établissement, un petit garçon qui n'est pas toujours très sage ! Il s'appelle Gilbert ! » Gilbert, c'est moi ! Je suis fichu ! Il sait tout ! Il sait que je suis parfois méchant, que je dis des gros mots. Il sait que je m'oublie parfois au lit, que je vole de la confiture... Il sait tout !

« Où se cache-t-il ? Allons, montre-toi, Gilbert ! » Je me tasse par terre. J'essaie de me rendre invisible mais ces salopards de grands s'écartent et me poussent devant Saint Nicolas et son monstrueux Fouettard.

Voilà, c'est fini. Mon parcours s'arrête là, à genoux aux pieds du grand homme. Le couperet va tomber. Saint Nicolas va annoncer le verdict.

« Allons, petit Gilbert, n'aie pas peur ! Il n'existe pas de faute qui ne se pardonne ! Tu dois bien connaître une récitation ? Un poème ?... »

Je suis perdu ! Je ne sais pas encore de récitation ni de poème, moi ! Je ne vais pas encore à l'école !

« Saint Nicolas, il connaît : *La chèvre de Monsieur Seguin* ! »

C'est Brismoutier qui vient de parler, un des grands que je croyais mon ami.

« Eh bien, nous t'écoutons, Gilbert ! »

Et là, devant tout le monde, les élèves, les grands, les moyens, les moins petits que moi, devant le directeur, sa femme, ses filles, devant les surveillants, devant « Gueule de Singe » que je n'ai jamais vu aussi rigolard, j'ai raconté avec l'accent de Marseille, les ennuis de Monsieur Seguin avec sa Biquette éprise de liberté.

Quand j'ai eu fini, Saint Nicolas m'a félicité et il a demandé au père Fouettard de me donner un ou deux jouets. J'ai reçu un beau Meccano et un album de Zozo. Je renaissais, j'étais heureux. J'avais échappé au terrible martinet.

« Et vous savez, Saint Nicolas, il imite aussi très bien Stan Laurel ! » Ça, c'est cet idiot de Quinard qui fait l'intéressant...

Oui, en plus, et en complément au programme, j'ai imité mon comique préféré, à la demande générale.

Comme ils ont bien ri, tous.

Comme c'est facile de faire peur à plus petit que soi. Voyez comme les importants de notre monde, les agents du fisc, des administrations, de la justice, de la police, se rassurent en nous terrorisant.

On reste petit toute sa vie face aux grands connards.

# Madame la Directrice

Elle était très gentille, la femme du directeur du pensionnat. Je me demande même si elle ne le craignait pas autant que nous, les pensionnaires ?

Ou alors... C'était elle la patronne. C'est elle qui le terrorisait peut-être, mais seulement en famille, loin des témoins. Allez savoir ! On ne sait pas ce qui se passe derrière les murs des maisons bourgeoises.

Quoi qu'il en soit, moi, du haut de mes cinq ans, je l'aimais beaucoup. Je la trouvais tendre et attentionnée envers moi. Elle me refilait souvent des bonbons ou du chocolat. « Tiens, prends, mon p'tit bieu, et mange vite ! Il ne faut pas que les autres l'apprennent ! » Très gentille !

Comme je n'allais pas encore en classe, je pouvais rester près d'elle pendant la journée. Elizabeth, une de ses filles, jouait à la poupée avec moi... J'étais la poupée, évidemment. Elle me faisait des « gatou-pis ». C'est à dire qu'elle battait des cils sur mes

joues. Moi, comme toutes les poupées, je laissais faire...

Il n'y avait pas que des mauvais moments dans cette « prison ».

Madame la Directrice était petite et très grosse, ce qui ne l'empêchait pas de déployer une activité intense. C'est elle qui préparait les repas des pensionnaires. Nous étions plus de trente à cette époque. C'est dire le boulot qu'elle abattait. Je pouvais rester pendant des heures à la regarder couper des légumes, éplucher des patates, préparer le pain de veau...

Mais, ce qui me subjuguait, c'était de la voir préparer les tartines. Elle avait une machine à couper le pain qui me fascinait. D'une main, elle tournait une manivelle, de l'autre, elle poussait une énorme miche ronde vers une roue brillante en dents de scie très aiguisée. Je voyais alors les tartines retomber derrière la roue, reformant le pain en grosse boule qui paraissait intacte. De la magie pour moi.

Après, elle beurrait chaque tartine en la recollant sur la précédente... Et, encore une fois, elle reconstituait le pain. Quel spectacle !

Je vais maintenant passer aux aveux. C'est vrai que j'admirais son merveilleux savoir-faire, mais ce qui me retenait en contemplation près d'elle sans me lasser, c'était son tic.

Un tic ahurissant, inouï. Elle grinçait des dents sans arrêt, pendant des heures. Et ce grincement ressemblait à s'y méprendre au croassement des corbeaux.

Et moi, bouche bée, je l'admirais... et je l'écou-



tais, figé comme devant un phénomène de foire qui ne s'exhiberait que pour moi : « CROA ! CROA ! CROA !... » Ses croassements m'ont beaucoup manqué quand j'ai eu l'âge d'aller à l'école.

En y repensant aujourd'hui, je me demande sérieusement si ce ne sont pas ces croassements qui ont fini par taper sur le système du directeur, le transformant en machine à « torgnoles » ?

C'est nous, les infortunés pensionnaires qui payions pour les « Croa ! Croa ! »...

Quoi qu'il en soit, ça expliquerait aussi les nombreuses nuits où le dirlo rentrait aux petites heures en tanguant dangereusement.

Je me demande si sa gentille femme croassait en dormant ?